

LA LETTRE FATIDIQUE

Par Jean FAGET

La lettre qui se trouvait dans ce livre de la Bibliothèque Rose n'était pas destinée à être lue par un enfant.

D'ailleurs, ce n'était pas une lettre de notre alphabet, c'était un signe bizarre, presque obscène, qui correspondait en fait à un des caractères du *sanscrit nouveau* que le groupe de linguistes commis par notre nouvelle présidente Nicole 5 était en train d'élaborer. C'est ce nouvel alphabet qui serait enseigné dans les écoles et allait remplacer totalement l'ancien, ce qui rendrait illisible pour le peuple, à terme, tous les écrits des siècles passés dont la traduction n'aurait pas été autorisée.

La lettre mystérieuse se trouvait juste au-dessous du titre, bien visible, dans ce livre de la comtesse de Ségur, qui était encore un des seuls ouvrages tolérés par l'administration et disponibles dans les bibliothèques d'Etat.

En cette année 2308, cela faisait maintenant plus de cent ans que nos dirigeants avaient compris, après des années de troubles, le danger que représentait la culture quand elle était dispensée sans discernement à tout un peuple. Eradiquer cette culture avait donc été très vite considéré comme une priorité et les livres existants, jugés généralement subversifs, étaient progressivement détruits à l'occasion de ces fêtes populaires dites de « l'a-culture » où on les brûlait solennellement sur la place publique.

En ouvrant ce livre de la Bibliothèque Rose, ce matin de janvier 2308, Mariska vit *la lettre* et sut dès lors que son heure avait sonné.

C'était une façon de parler héritée du passé, bien sûr, car depuis plus de cinquante ans, il n'y avait plus ni montres, ni réveils, ni pendules ou horloges qui auraient pu sonner : toutes avaient été remises aux autorités et détruites, le temps et l'heure intersidérale universelle étant maintenant implantés dès leur naissance dans le cerveau de tous les humains.

Depuis sa majorité, Mariska faisait partie d'une milice secrète connue sous le nom des « Amazones ». Elle était composée de jeunes femmes d'élite, athlétiques, qui ne se nourrissaient que de lumière, et qui constituaient à la fois la garde rapprochée de la nouvelle présidente et un commando chargé d'opérations spéciales, opérations que les instances officielles n'auraient pu réaliser ouvertement et qu'elles couvraient donc du secret défense.

Depuis la féminisation totale de la société, les hommes étaient l'objet d'un profond mépris : on considérait qu'ils n'étaient bons qu'à faire le ménage ou l'amour, et encore étaient-ils très souvent avantageusement remplacés par les nouveaux robots.

Mariska, par contre, avait en secret un attachement profond pour son compagnon et ami Gregorius, malheureusement très anticonformiste, car, malgré les interdits, il passait son temps dans les rares bibliothèques encore ouvertes ou dans des officines clandestines à dévorer honteusement les livres anciens. Plus grave encore, il s'affichait parfois dans des manifestations masculinistes au risque d'être embastillé et condamné à des travaux infamants.

Mariska n'en continuait pas moins à mener sa vie de milicienne et à obéir scrupuleusement aux ordres. C'est ainsi que ce matin-là, après avoir découvert le signal secret que représentait *la lettre*, elle se prépara à accomplir sa mission et pour cela commença par se rendre au dépôt de son unité pour y prendre une plaquette de fertium.

Le fertium ! Quel matériau extraordinaire ! Découvert assez récemment, on l'avait baptisé ainsi en l'honneur du dernier prix Nobel de physique, attribué en l'an 2007 à Albert Fert, un Français originaire de la région toulousaine. Le fertium, qui en réalité n'avait rien à voir avec Albert Fert, était un agrégat de nanoparticules qui émettait un flux magnétique extraordinairement intense. Quelques millimètres carrés suffisaient à exciter la luminescence de tous les murs d'un appartement, ce qui avait conduit à supprimer toute autre source de lumière ; et une microplaquette placée dans le moteur d'un véhicule suffisait à générer la puissance nécessaire à sa propulsion.

La découverte du fertium avait sonné le glas de toutes les autres formes d'énergie, des énergies fossiles comme des énergies pseudo-renouvelables dont l'utilisation, au cours des siècles précédents, avait été un vrai fiasco.

L'élaboration de ce précieux fertium était entourée d'un impénétrable secret. Elle se faisait dans des enceintes hautement sécurisées où étaient parqués des humains de race masculine, choisis parmi des insoumis ou des repris de justice. On murmurait qu'on en faisait une sorte d'élevage en les gavant de nourritures immondes, autrefois ingérées par nos ancêtres, telles que foie gras, volailles, gibiers, crustacés ou langoustes. On murmurait encore que c'était dans leurs déjections que d'énormes centrifugeuses, d'une taille mille fois supérieure à celles utilisées plus tôt par l'industrie nucléaire, arrivaient à trier et à séparer les nanoparticules élémentaires entrant dans la composition des agrégats de fertium.

En fait il existait deux types de fertium : le fertium positif, qui était le plus commun, utilisé dans la plupart des applications, et le négatif, très dangereux à manipuler, car un simple contact avec le positif pouvait générer une réaction hautement explosive. Aussi le négatif était-il entièrement stocké dans un satellite à haute altitude où son rayonnement, le rayonnement fertien, était récupéré et utilisé par les ingénieurs météorologues. En le modulant depuis un observatoire terrestre, ils arrivaient à contrôler le climat et à programmer avec précision sécheresse, pluie, fraîcheur ou température estivale.

C'est bien une plaquette de fertium positif que Mariska rapporta ce matin-là du dépôt de son unité d'intervention et qu'elle alla déposer subrepticement sous le porche de l'Institut du Monde Latin. Car sa mission, hautement secrète, consistait à faire sauter cet institut, qui avait pourtant été inauguré en grande pompe avant l'accession à la présidence de Nicole 5.

Pourquoi la présidente faisait-elle une telle fixation sur cet institut ? Crainte d'un attentat ? C'était peu vraisemblable, bien qu'elle se souvienne de la tragédie vécue par un de ses ancêtres, le président Nicolas premier, qui avait péri noyé dans un bain de foule, peu après avoir épousé en secondes noces son ancienne rivale, candidate contre lui aux élections présidentielles.

Non, c'était plutôt de sa part une radicalisation de sa méfiance envers la culture, que bien sûr elle ne pouvait assumer publiquement. Cet Institut du Monde Latin contenait en effet des documents uniques : tous les derniers ouvrages en alphabet ancien que le Conseil des Sages avait ordonné d'épargner, après que la quasi-totalité des autres textes aient été détruits par le feu. Il contenait aussi des documents historiques concernant les trois siècles passés, notamment sur la guerre de sécession de la Belgique de 2070, la campagne de pacification de l'île de Ré où s'étaient réfugiés en 2150 les indépendantistes bretons et la reconquête de l'île de Minorque, qui nous avait été ravie autrefois, en 1763, par les Britanniques puis les Espagnols.

Sans oublier, bien sûr, la très récente révolte des libraires.

La connaissance de l'histoire contemporaine comme de l'histoire ancienne a toujours été un ferment de contestation, d'agitation ou de révolte chez tous les peuples de la Terre. Et c'est sans doute ce qui faisait le plus peur à Madame la Présidente. L'Institut du Monde Latin, dernier bastion de la culture ancestrale, devait donc être détruit et il ne subsisterait bientôt que les nouveaux écrits officiels, rédigés dans ce sanscrit nouveau qui était à peu près au point.

Mariska avait rempli la première phase de sa mission qui consistait à installer discrètement la plaquette de fertium à l'entrée de l'institut. Restait la phase la plus délicate qui consistait à déclencher l'explosion.

Le processus avait été soigneusement préparé.

S'il est vrai que c'est le contact avec du fertium négatif qui génère une explosion, le même résultat peut être atteint en concentrant brutalement sur la plaquette positive une énergie négative intense provenant du rayonnement fertien émis par le satellite. C'est dans ce but qu'on avait disposé depuis quelques jours sur le toit d'un immeuble voisin un immense miroir parabolique, censé être un relais pour des émissions hertziennes, mais calculé en réalité pour capter et focaliser sur la plaquette, au bon moment, un flux d'énergie fertienne suffisant.

C'est donc là que Mariska s'installa, quelques minutes avant l'heure exacte où le satellite passerait au point précis déterminé par l'ordinateur de la présidence. De toute sa section, elle avait été jugée la plus capable car cette tâche réclamait à la fois de la minutie, un esprit d'initiative et un grand sens du devoir. Elle prépara donc le dispositif automatique d'orientation du miroir et mit en service le laser de guidage qui allait l'orienter, avec une précision d'un dixième de millimètre, vers le centre de la cible.

Bientôt tout fut prêt et Mariska, bien dissimulée à l'angle du toit, un peu angoissée mais sûre d'elle-même, n'avait plus qu'à attendre l'instant où, à un centième de seconde près, elle allait lancer l'opération.

C'est alors que, sortant de l'institut où il avait dû aller consulter un de ses maudits livres, apparut Gregorius.

Il paraissait heureux et comblé, repu, comme quelqu'un qui vient de se gaver, non pas bien sûr des nourritures immondes de nos ancêtres, mais de toutes ces pages pernicieuses qui auraient déjà dû être détruites. Et il souriait, béat, quand soudain il s'immobilisa face à l'immeuble où Mariska était postée. Il ne la voyait pas, il ne pouvait pas la voir, mais c'était plus fort que lui ; il s'était figé sur place comme s'il avait senti sa présence et il passait en revue les divers étages de l'immeuble, sans savoir exactement ce qu'il cherchait ni pourquoi.

Ce n'est pas possible, pensa-t-elle, comment peut-il sentir que je suis là en face de lui, il est capable d'avoir tout deviné ! Diable de Gregorius, on dirait qu'il a comme un sixième sens ! Serait-ce dû à toutes ces lectures interdites qu'il s'autorise impunément ? Mais aussitôt elle se reprocha cette pensée anticonformiste, indigne d'un des meilleurs éléments de la milice « nicolérienne ».

Vite, il faut qu'il sorte de là , il ne nous reste que quelques minutes, s'il ne bouge pas il va se trouver en plein dans le faisceau et il risque non seulement d'être blessé mais encore de faire échouer toute l'opération ! Vite, le temps presse, ouf ! il s'est écarté et puis non, il revient lentement juste devant la cible.

La situation était de plus en plus critique. Les secondes s'écoulaient et, Grégorius ne bougeant plus, Mariska ne voyait pas comment faire pour qu'il s'éloigne, elle devenait de plus en plus fébrile, écartelée entre son devoir et l'amour, « classique dilemme cornélien » lui aurait sans doute dit Grégorius. Il est sûr qu'elle allait le détruire car de toute manière il ne résisterait ni à l'onde de choc ni à l'effondrement de l'immeuble.

Quatre, trois, deux, un... va-t-elle appuyer sur le bouton ? Elle ne peut tout de même pas renoncer à sa mission. La mort dans l'âme, elle ferme les yeux et ...accomplit son devoir.

Le faisceau libéré transperce Grégorius qui ressent une douleur violente.

En fait cette douleur fut si vive que Gregorius se réveilla !

Grâce à Dieu, il était en 2008 et non en l'an 2308. Notre président vivait toujours et n'avait pas épousé la candidate qui l'avait affronté aux dernières élections. Et nos bibliothèques existaient toujours et elles étaient plus vivantes que jamais.

Et Mariska ? Elle dormait à ses côtés, d'un sommeil un peu agité comme d'habitude ; c'est en se retournant qu'elle lui avait donné ce coup de genou (très mal placé !) qui l'avait réveillé.

Gregorius en voulait un peu à ce roman d'anticipation qu'il avait achevé la veille au soir, et qui lui avait donné cette nuit de cauchemar.

Alors, c'était décidé, il allait le rapporter le jour même à la bibliothèque du village. Et, cette fois, il emprunterait ...un roman d'amour.